L'ironie, un cocktail dialogique ?

Jacques Bres

▶ **To cite this version:**

Jacques Bres. L'ironie, un cocktail dialogique ?. Deuxième congrès de linguistique française, Jul 2010, New-Orleans, États-Unis. hal-00781439

HAL Id: hal-00781439
https://hal.science/hal-00781439

Submitted on 4 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bres J., 2010, « L'ironie, un cocktail dialogique ? », ***Actes du deuxième Congrès mondial de linguistique française*****, New-Orleans 12-15 juillet, http://www.ilf-cnrs.fr/, 695-709.**

Version de travail, mars 2010

résumé

L'ironie fait partie, à l'instar de la métaphore, de ces plus vieux objets linguistiques du monde qui stimulent la réflexion sans jamais l'épuiser. La présente communication entend éclairer quelques aspects de son fonctionnement à partir de la notion heuristique de *dialogisme*.

Notre hypothèse est que l'ironie est un fait dialogique discursif : il consiste en l'interaction spécifique de deux discours. Après avoir établi le fonctionnement dialogique de l'énoncé ironique, nous explicitons sa particularité qui nous semble tenir à l'association de trois ingrédients – (i) l'implicite de l'interaction dialogique, (ii) la discordance avec le cotexte et /ou le contexte, (iii) le jeu de l'énonciation – dont aucun ne lui appartient en propre. Ces trois éléments, à l'œuvre dans l'ironie, sont présents mais séparément dans d'autres tours, actes de langage, ou types de discours : discours rapporté, allusion, énoncé paradoxal, mensonge, énoncé hypocoristique notamment. Ils font ici l'objet d'un *assemblage* qui nous fait définir l'ironie comme un *cocktail* dialogique. Cette hypothèse sera développée à partir d'un corpus d'exemples authentiques pris dans différents genres du discours.

Mots-clefs : ironie, dialogisme, énonciation, antiphrase, contexte.

L'ironie, un cocktail *dialogique* ?

> [l'ironie] on y entend deux voix, deux sujets (celui qui dirait cela pour de bon et celui qui parodie le premier). (Bakhtine 1959/ 1984 : 316)

1 Préliminaires et hypothèse

L'ironie fait partie, à l'instar de la métaphore, de ces plus vieux objets linguistiques du monde qui stimulent la réflexion sans jamais l'épuiser : depuis Platon, Aristote, Quintilien, l'ironie est un objet de recherche qui traverse les âges… sans prendre une ride. C'est dire l'épaisseur discursive qui entoure ledit objet, épaisseur qui ne me dissuade cependant pas de céder à l'attraction qu'il exerce. Il s'agira dans cette recherche non de rendre à la raison linguistique l'ironie – quelle prétention ! – mais de tenter d'éclairer quelques aspects de son fonctionnement à partir de la notion heuristique de dialogisme.

Pour commencer, dessinons le cadre de notre intervention :

(i) Les terres de l'ironie sont vastes, voire sans limites. P. Schoentjes les classe en quatre domaines : ironie socratique, ironie de situation, ironie verbale, ironie romantique (2001 : 26). Il ne sera traité ici, pour l'essentiel, que de l'ironie verbale[i]. Précisons en outre qu'on s'attachera à décrire ce phénomène dans son fonctionnement linguistico-énonciatif, sans accorder toute leur place aux faits pragmatiques et interactifs que le discours ironique met en jeu.

(ii) Les travaux sur la seule ironie verbale sont nombreux, voire innombrables, et… un peu comme la mer, « toujours recommencé(s) ». Un parcours de la littérature en la matière, certainement non exhaustif, permet de distinguer trois grandes approches, selon lesquelles l'ironie apparaît comme un phénomène :

– *rhétorique* : l'ironie comme *trope* (Dumarsais 1729) ou comme *figure* (Fontanier 1830), approche qui est celle de la stylistique, récemment réactualisée dans les cadres de la pragmatique (Grice 1975/1979 ; Kerbrat-Orechioni 1978, 1980, 1986) ; c'est aussi celle de Freud dans *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* ;

– *argumentatif* : l'ironie comme forme d'argumentation (Amossy 2003, Eggs 2009) ;

– *énonciatif*. On distinguera, dans ce paradigme explicatif récent et profus, les approches de l'ironie comme *mention* ou *écho* (Sperber et Wilson 1978, 1998, Wilson 2006) ; de l'ironie comme *pretence* ('faire-semblant') (Clark et Gerrig 1984, 1990, Recanati 2000, 2004) ; ou comme *double jeu* (Berrendonner 1981, 2002) ; de l'ironie comme *polyphonie* (Ducrot 1984, Perrin 1996) ; ou comme *connotation autonymique* (Basire 1985). C'est dans ce dernier paradigme que se rangera l'hypothèse que nous avançons de l'ironie comme *fait dialogique*, qui développe la remarque de Bakhtine citée en exergue.

Ces différentes approches, qui se situent dans des cadres théoriques différents, se recoupent dans leurs analyses, même si elles ne se recouvrent pas totalement, et débattent intensément entre elles (Cf. notamment la discussion de l'ironie comme *mention échoïque* : Clark et Gerrig 1984, Sperber 1984, Wilson et Sperber 1992, Seto 1998, Hamamoto 1998, Recanati 2000, Wilson 2006). Et certaines d'entre elles, comme celle de Perrin 1996, articulent les dimensions rhétorique, argumentative et polyphonique de l'ironie.

Dans le cadre de cet article, il n'est pas possible de situer l'hypothèse *dialogique* dans sa relation interdiscursive avec les différentes approches explicatives, qu'elle ne manque pas de rencontrer. Nous faisons le choix de ne présenter – trop brièvement – que la première, la plus partagée, qui traite l'ironie comme un fait *rhétorique* (point 2.) Dans un second temps, sera développée, plus longuement, l'explication *dialogique* (point 3.), en appui sur un corpus d'occurrences conversationnelles, journalistiques et littéraires.

2 L'approche rhétorique : l'ironie comme trope ou comme figure de pensée *antiphrastique*

La rhétorique considère l'ironie comme un trope ou comme une figure de pensée. En tant que trope, elle concerne le niveau du mot, et se voit distinguée de la métonymie, de la métaphore et de la synecdoque : c'est notamment l'analyse de Dumarsais (1729) ; en tant que figure de pensée, elle concerne le niveau de la phrase, et Fontanier (1830) la distingue de l'allégorie et de l'hyperbole. Trope ou figure de pensée, l'ironie consisterait en un écart entre le sens propre et le sens figuré, qui permet de faire entendre le *contraire* de ce qui est dit. C'était déjà l'analyse de la *Rhétorique à Alexandre*, imputée à Aristote ; puis celle de Quintilien : « in eo vere genere, quo contraria ostenduntur, *ironeia* est » ('dans ce genre, qui montre des choses contraires, réside l'ironie'), qui se voit reprise par Fontanier : « L'ironie consiste à dire par une raillerie, ou plaisante, ou sérieuse, le contraire de ce qu'on pense, ou de ce qu'on veut faire penser » (1830/1977 : 146), et illustrée par une occurrence de Boileau qui encense certains poètes de son temps pour mieux les railler :

(1) Je le déclare donc : ***Quinault est un Virgile*** ;

Pradon comme un soleil en nos ans a paru.

Le fonctionnement antiphrastique de l'ironie aurait pour fonction de rabaisser par la louange ; ou de louer par le blâme : « laudis adsimulatione detrahere et vituperationis laudare concessum est » ('il est légitime de dévaloriser en faisant semblant de louer et de louer en faisant semblant de blâmer' (Quintilien VIII, 6).

On retrouve ce type d'analyse de l'ironie comme antiphrase, avec bien sûr des variantes et des aménagements conséquents, dans la stylistique contemporaine ainsi que dans la pragmatique. Grice p. ex. (1975/1979 : 67) analyse l'ironie comme transgression de la maxime de qualité (« Do not say what you believe to be false » / « Que votre contribution soit véridique ») ; et il explique son fonctionnement antiphrastique de la sorte :

> Si l'on suppose que les propos de A ne sont pas sans objet, c'est qu'il doit essayer de transmettre une autre proposition que celle qu'il semble avancer. Il faut donc que ce soit une proposition qui soit liée à la précédente de manière évidente ; la plus probable, c'est la proposition opposée. (*ibid*.)

Dans le cadre des maximes conversationnelles, des implicatures du discours et des actes de langage indirects, le philosophe du langage redonne un lustre pragmatique à l'ironie-antiphrase[ii].

L'approche rhétorique, qui définit l'ironie par son fonctionnement tropique d'antiphrase, et par sa fonction interactionnelle de moquerie (ou de louange), a pour elle sa simplicité et son efficacité. Prenons un exemple de la vie quotidienne :

(2) Interaction familiale. La mère regarde le cahier de textes de son fils (13 ans) et déclare que l'enseignante ne leur « fait pas faire grand-chose ». Frédéric va travailler dans sa chambre, revient vers sa mère au bout d'une heure, et, lui tendant son classeur, déclare sans aucune intonation spécifique :

– tu vois *la prof elle nous fait pas travailler*

L'énoncé « *la prof elle nous fait pas travailler* » est bien antiphrastique (≈ 'elle nous fait travailler') ; et l'enfant se moque bien de sa mère (sans que pour autant la moquerie ne prenne ici les traits de la louange).

On peut toutefois se demander si l'approche rhétorique décrit l'ironie dans sa spécificité, au double niveau théorique et pratique :

– en la définissant par le « sens contraire », elle tend à l'assimiler à une autre figure, l'*antiphrase* ; et dans son fonctionnement louangeur, elle ne permet pas de la distinguer de l'*astéisme*, ce « badinage délicat et ingénieux par lequel on loue et flatte avec l'apparence même du blâme ou du reproche » (Fontanier 1830/1977 : 150). L'*ironie* ne serait-elle que le doublon de l'*antiphrase* et, dans certains emplois, de l'*astéisme* ? La définition de l'ironie par le sens contraire, qui ne permet pas de délimiter clairement ces trois figures, manque de spécificité ;

– il semble bien que certaines antiphrases n'aient pas grand-chose d'ironique :

(3) Conversation entre copains de classe :

Frédéric - ouais alors tu vois Baptiste moi je lui ai passé plein de trucs / je le laisse pomper en espagnol / et puis là l'autre fois je lui demande un truc il m'envoie péter

Pierre – ***tu m'étonnes*** / il fait ça à tout le monde !

(4) Interaction familiale. Un jeune enfant (4 ans) qui vient de faire de la peinture a taché tous ses vêtements. Son père :

– ah ***tu es beau*** **!** ***c'est ta mère qui va être contente*** **!**

L'antiphrase ne fait pas de doute : en (3), « tu m'étonnes » ≈ 'tu ne m'étonnes pas' ; en (4), « tu es beau » ≈ 'tu es affreusement sale' ; « c'est ta mère qui va être contente » ≈ 'ta mère ne va pas être contente du tout'. La dimension ironique de moquerie est par contre moins évidente : faut-il entendre en (3) que la cible de l'étonnement feint de Pierre est son camarade Frédéric pour l'*étonnement* que celui-là a perçu dans le propos de celui-ci ? ; en (4), que le père se moque du fils en lui imputant un discours de satisfaction ? Pourquoi pas. L'affaiblissement de la dimension critique pourrait être mis au compte du processus de pragmaticalisation qui affecte les tours « tu m'étonnes », « tu es beau », « c'est *x* qui va être content(e) ».

Surtout, il apparaît que certaines ironies n'ont rien à voir avec l'antiphrase. Soit les trois occurrences suivantes relevant de genres différents : la blague, le sketch, la conversation quotidienne :

(5) Dans un restaurant de luxe, un client est attablé avec pour seule compagnie son chien, un petit teckel. Le patron vient faire la conversation et vante la qualité du restaurant : « Vous savez, Monsieur, notre chef est l'ancien cuisinier du roi Farouk » - Ah bon ? », dit seulement le client. Le patron sans se décourager :

« Et notre sommelier, c'est l'ancien sommelier de la cour d'Angleterre… Quant à notre pâtissier, nous avons recueilli celui de l'empereur Bao-Daï. » Devant le mutisme du client, le patron change de conversation : « Vous avez là, monsieur, un bien joli teckel. » À quoi le client répond : – « ***Mon teckel, monsieur, c'est un ancien saint-bernard*** » (cité *in* Ducrot 1984 : 212)[iii].

(6) Marrakech ça nous a pas plu… non ça nous a déçu… ***des Arabes ! des Arabes ! rien que des Arabes !… même le roi est arabe*** (…) (Sophie Daumier et Guy Bedos, *Vacances à Marrakech*)

(7) Pierre fait du vélo avec Antoine. Celui-ci, qui craint le froid aux pieds, finit par s'acheter des sur-chaussures qu'il arbore fièrement durant les froides sorties d'hiver, et sur lesquelles il ne tarit pas d'éloges. Un jour de douceur printanière, alors qu'ils sont en train de se préparer, Pierre dit à Antoine, avec beaucoup de cordialité :

- Antoine, ***tu veux pas que je te prête mes sur-chaussures ?***

L'ironie de ces trois occurrences est manifeste : le locuteur se moque de son interlocuteur en (5) et en (7) ; du discours raciste en (6)[iv]. Pour autant, pas le moindre soupçon d'antiphrase : on ne saurait dire que le locuteur laisse entendre « le contraire de p », voire « non-p » (Kerbrat-Orecchioni 1980 : 119).

Il semble donc que l'approche rhétorique de l'ironie comme écart antiphrastique entre le dit et le pensé (ou le communiqué) ne soit pas à même de rendre compte d'un certain nombre d'occurrences[v] : c'est peut-être que le fonctionnement profond de l'ironie lui échappe.

3 L'ironie, un cocktail dialogique ?

Notre hypothèse est que l'ironie est un fait dialogique, c'est-à-dire reposant sur l'interaction de deux discours (Bres 2005, 2007 ; Bres et Nowakowska 2006), dans le cas présent, celui de l'ironiste et celui qu'il prête à sa cible. Après avoir défini l'énoncé dialogique, j'analyserai en quoi l'ironie en relève, et ce qui fait sa spécificité.

3.1 De l'énoncé dialogique

Rappelons brièvement l'analyse que nous faisons (Bres et Verine 2002) d'un énoncé prototypiquement dialogique comme :

(8) *Oui, la santé coûte cher* (titre d'article, *Les Echos.fr*, 28.1.2008)

Cet énoncé se présente comme le résultat de l'interaction d'un acte d'énonciation (E) avec un autre acte d'énonciation (e), que nous pouvons gloser comme *confirmation d'un énoncé antérieur*. Cette interaction prend la forme d'un enchâssement du second dans le premier. Si l'actualisation phrastique consiste à appliquer un *modus* à un *dictum* (Bally 1934/1965 : 36-38), l'actualisation de l'énoncé dialogique « oui, la santé coûte cher » consiste à appliquer les opérations d'actualisation lexico-sémantique, déictique et modale (ici notamment la *confirmation* (*oui*)), non à un *dictum*, mais à une unité présupposée avoir déjà statut d'énoncé. L'énoncé dialogique se présente comme résultant d'une énonciation sur une énonciation : il relève de la métaénonciation.

On distingue, pour l'analyse de l'énoncé dialogique, deux ensembles de paramètres : ceux de l'énonciation enchâssante : énoncé [E], locuteur L_1, allocutaire A_1, énonciateur

E_1 [vi], temps de l'énonciation T_0 ; et ceux de l'énonciation enchâssée : [e], l_1, a_1, e_1, t_0. Les deux structures d'énonciation en interaction dans l'énoncé dialogique sont dans une relation de hiérarchie et de dépendance, que nous représentons, globalement, comme (E(e)), ce qui a pour conséquence que les paramètres de l'énonciation enchâssée sont plus ou moins "phagocytés" : ainsi dans l'énonciation de « oui, la santé coûte cher », les paramètres du locuteur (l_1), de l'allocutaire (a_1), de l'énonciateur (e_1) de l'énonciation enchâssée n'apparaissent pas. L'énoncé [e] lui-même n'est pas présenté dans sa matérialité mais (plus ou moins) reformulé : on ne peut qu'en inférer le contenu, ce que nous notons comme [la santé coûte cher].

Nous dirons, en paraphrase de Bakhtine, que l'énoncé dialogique fait entendre deux *voix* ; qu'il est habité du « dialogue interne » de deux énonciations, qui peut être marqué en tant que tel explicitement – dans l'énoncé (8), l'adverbe *oui* en est le signifiant – ou être bien plus implicite et seulement inférable du cotexte et du contexte, ce qui, nous allons le voir, est le cas de l'énoncé ironique.

3.2 Du dialogisme de l'ironie

Commençons par établir la dimension dialogique de l'énoncé ironique dans les occurrences (2) et (5).

En (2), l'acte d'énonciation (E) dans lequel Frédéric produit l'énoncé [E] « la prof elle nous fait pas travailler » à destination de sa mère, est en interaction avec l'acte d'énonciation antérieur (e) de celle-ci, acte selon lequel l'enseignante ne leur « fai(sait) pas faire grand chose ». Frédéric reprend le contenu de l'énoncé [e], semble-t-il, à son compte, en le reformulant : on y entend deux *voix*, celle de l'énonciateur E_1 (correspondant à Frédéric), et celle de l'énonciateur e_1 (correspondant à la mère).

En (5), l'acte d'énonciation (E) dans lequel le client produit l'énoncé [E] « Mon teckel, monsieur, c'est un ancien saint-bernard » à destination du patron, est en interaction avec l'acte d'énonciation antérieur (e) de ce dernier, acte selon lequel « notre chef est l'ancien cuisinier du roi Farouk (…) notre sommelier, c'est l'ancien sommelier de la cour d'Angleterre ». L'interaction prend ici la forme non d'une reformulation, mais d'un prolongement mimétique : le client s'inscrit dans la structure syntaxique et sémantique du discours du patron : [déterminant possessif + N1 (*c'*) *est un ancien* N2], dans lequel N2 occupe une position démesurément élevée par rapport à N1.

L'énoncé ironique est un énoncé dialogique : il est traversé par un *dialogue interne* implicite, qui procède de l'interaction entre l'acte d'énonciation (E) dans lequel il est pris avec un acte d'énonciation *antérieur* (e)[vii]. Précisons que ladite antériorité peut être précise et récente comme en (2) et (5) ; ou plus diffuse comme en (7) ; et que, d'un point de vue référentiel, l'acte d'énonciation (e) peut être effectif, ou simplement prêté à e_1 par E_1.

L'ironie est bien un phénomène de dialogisme, ce qui ne saurait être suffisant pour le caractériser : les faits dialogiques sont si nombreux…

3.3 Spécificité de l'ironie en tant que fait dialogique

Si l'ironie est un fait dialogique, qu'est-ce qui le distingue des autres tours dialogiques qui, comme lui, peuvent tous être décrits comme interaction d'une énonciation (E) avec une autre énonciation (e) ? Sa spécificité nous semble tenir à l'*assemblage* des trois ingrédients suivants : l'implicite de l'interaction dialogique, la discordance avec le co(n)texte, le jeu de l'énonciation.

3.3.1 La dimension implicite de l'interaction dialogique

Remplaçons l'énoncé de Frédéric (ex. 2) par du discours rapporté direct ou indirect, marqueur prototypique du dialogisme :

(2') tu m'as dit « La prof vous fait pas travailler » / que la prof nous faisait pas travailler

Dans ce cas, l'interaction entre [E] et [e] est explicite (distinction discours citant / discours cité, que ce soit en discours direct ou en discours indirect) ; ce qui a pour conséquence que la dimension ironique de l'énoncé tend à s'évanouir : l'ironie est bien liée à l'implicite de l'interaction.

On pourrait penser que cette dimension n'est pas réalisée dans une occurrence comme (9) :

(9) (Swann interroge Odette sur sa possible homosexualité)
- Tu te souviens de l'idée que j'avais eue à propose de toi et de Mme Verdurin ? Dis-moi si c'était vrai, avec elle ou avec une autre. »

(…)

« Je te l'ai dit, tu le sais bien, ajouta-t-elle d'un air irrité et malheureux.
- Oui, je sais, mais en es-tu sûre ? Ne me dis pas : « tu le sais bien », dis-moi : « Je n'ai jamais fait ce genre de choses avec aucune femme. »

Elle répéta comme une leçon, ***sur un ton ironique***, et comme si elle voulait se débarrasser de lui :

« ***Je n'ai jamais fait ce genre de choses avec aucune femme.*** » (Proust, *Un Amour de Swann*)

Il est ici évident que l'énoncé d'Odette est en interaction avec celui de Marcel. Mais cette évidence procède du co(n)texte, non de l'énoncé d'Odette lui-même qui, en bon énoncé ironique, n'explicite pas qu'il est en interaction forte avec l'énoncé de Marcel : il le *répète* à la lettre, mais ne dit pas qu'il le répète.

Est-ce pour autant que tous les énoncés à dialogisme implicite[viii], que l'on peut ranger dans la catégorie de l'*allusion* (Authier 2000), sont ironiques ? Bien sûr que non.

(10) Melina Mercouri fut, dans ses rôles et dans sa vie, *tout entière à* la Grèce *attachée*. (article lors de la mort de l'artiste, *Le Monde*, 7 mars 1994, les italiques sont de notre fait)

(11) Le style d'Emilie

(…) la subtilité des arrangements installe toujours ce même climat *étrange et pénétrant*. On peut appeler cela le style d'Emilie. (*le Monde2*, 1er avril 2006, présentation d'un CD d'Emilie Simon, les italiques sont de notre fait)

Les allusions à *Phèdre* de Racine en (10) (« C'est Vénus tout entière à sa proie attachée »), à Verlaine en (11) (« Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant ») sont totalement implicites : aucun marqueur ne les signale, seule notre mémoire interdiscursive nous fait comprendre ces énoncés comme dialogiques. Mais ni l'un de l'autre ne sont ironiques.

L'implicite de l'interaction[ix] entre [E] et [e] est un ingrédient obligatoire de l'ironie ; il ne saurait à lui seul la caractériser.

3.3.2 La discordance co(n)textuelle

Laissons un bref instant la problématique dialogique, et faisons un petit détour pour mieux y revenir. L'énonciation ironique doit comporter une *discordance* (i) entre le texte et son contexte, et / ou (ii) entre le texte et son cotexte.

(i) L'énoncé ironique est contraire à un fait observable patent – d'où les exemples prototypiques d'ironie dans la littérature : sous un orage, un locuteur dit : « Beau temps ! », ou « il me semble avoir senti quelques gouttes de pluie » (Sperber et Wilson 1978 : 400). En (2), Frédéric dit à sa mère « tu vois la prof elle nous fait pas travailler » tout en lui tendant le travail qu'il vient de faire, qui contredit formellement ledit énoncé.

(ii) La discordance peut être (auto)cotextuelle. Lorsqu'Agrippine, dans *Britannicus* de Racine, dit à Albine :

(12) Et ce même Néron, ***que la vertu conduit***, / Fait enlever Junie au milieu de la nuit. (v. 53-54)[x]

il y a une contradiction argumentative entre la relative explicative « (Néron) que la vertu conduit », et la principale « fait enlever Junie au milieu de la nuit » : un enlèvement ne saurait relever des actes de vertu.

Si l'approche rhétorique a pu appréhender l'ironie par l'antiphrase, c'est que cette figure est la forme la plus patente de discordance.

Il convient de distinguer ce type de discordance, d'un autre type que l'on trouve dans des énoncés également dialogiques :

(13) La fille aux yeux bleus a les yeux verts. (Jackendoff 1975, Fauconnier 1984)

(14) Celui qui est mort sur la croix n'a jamais existé. (Pêcheux 1975)

(15) Je vous ai fait une *cachotterie* bien *involontaire*. (courriel)

Un même énonciateur, en vertu du principe de non-contradiction pratique, ne peut asserter à la fois qu'une fille a les yeux bleus *et* qu'elle a les yeux verts ; que quelqu'un est mort sur la croix *et* qu'il n'a jamais existé ; qu'il fait une cachotterie *et* que c'est involontaire[xi]. L'analyse dialogique imputera à un énonciateur e_1 les énoncés [e] reconstruits [la fille a les yeux bleus] pour (13), [quelqu'un / le Christ est mort sur la croix] pour (14), [x a fait une cachotterie] pour (15) ; et à l'énonciateur E_1, que *ladite*

fille a les yeux verts (13), que *ladite* personne n'a jamais existé (14), que *ladite* cachotterie était involontaire (15). Dans ce type d'occurrences, la discordance est intérieure à l'énoncé : elle s'instaure entre la partie thématique de l'énoncé qui est imputée à e_1, et la partie rhématique imputée à E_1. Rien de tel avec l'énoncé ironique : la discordance concerne le rapport non entre le thème et le rhème, mais entre l'énoncé et son cotexte et / ou son contexte.

La discordance – contextuelle, et / ou cotextuelle – est nécessaire mais non suffisante, dans la mesure où on la retrouve dans d'autres types d'acte, notamment dans l'acte mensonger enfantin : p. ex. le petit garçon qui dit que ce n'est pas lui qui a mangé le chocolat alors que ses doigts et ses lèvres en portent les traces patentes. Nos hommes politiques sont aussi coutumiers du fait : le ministre de l'intérieur Brice Hortefeux a prétendu que, lors d'une interaction informelle au cours des journées des jeunes UMP (septembre 2009) à laquelle participait un jeune issu de l'immigration, son propos : « il en faut toujours un / quand il y en a un ça va / c'est quand il y en a beaucoup qu'il y a des problèmes » visait les Auvergnats (dont il est) et non les Arabes ; l'étude de la vidéo montre que cotextuellement comme contextuellement la parole du ministre anaphorisait bien les Arabes… Le discours mensonger produit des discours en discordance avec le contexte et / ou le contexte : il ne relève pas pour autant de l'ironie. Si le mensonge vise à cacher la discordance, l'ironie en joue sur un mode qu'il nous reste à expliciter[xii].

La discordance, qui entre dans la recette de l'énoncé ironique, mais qui n'a pas partie directement liée avec l'énoncé dialogique, est cruciale, comme nous allons le voir, pour la production du sens ironique. Remarquons pour introduire à cette dimension que si la discordance est posée entre l'énoncé [e] explicitement rapporté et le cotexte / contexte, l'ironie disparaît. Si Frédéric avait dit :

(2'') la prof nous fait pas travailler ? / eh ben regarde ce que je viens de faire

il aurait pointé un écart entre le dire de la mère et la réalité des choses de la vie scolaire. Mais ce faisant l'ironie, une fois encore, se serait volatilisée. Nous avons vu que l'énoncé [e], pour entrer dans la recette de l'ironie, ne devait pas être explicitement rapporté : similairement, ne doit pas être explicitement pointée sa discordance référentielle et /ou argumentative. L'énoncé de Frédéric en (2), à l'inverse, insiste sur la concordance entre l'énoncé ironique et la réalité : le « tu vois » qui précède « la prof elle nous fait pas travailler » est une invitation (feinte) à constater ladite concordance.

3.3.3 Le jeu énonciatif

Il arrive que l'articulation entre deux pièces d'un mécanisme ait du *jeu*. L'ironie se construit sur un manque de *serrage* énonciatif : le *jeu* en est un ingrédient obligatoire, dont joue le locuteur qui doit faire comme si c'était bien lui l'énonciateur (E_1) de l'énoncé ironique, tout en laissant entendre, du fait de la discordance, que de fait il n'est qu'un masque[xiii]. Derrière ou sous E_1, il y a un e_1 ; sous les pavés de l'énoncé [E], la plage d'un énoncé [e], risible du fait de son inadéquation. Frédéric, en (2), donne le change de belle manière : il fait comme si c'était lui l'énonciateur de « la prof elle nous fait pas travailler » ; mais la discordance de son discours avec la réalité implique qu'il se

fait la voix d'un autre énonciateur, susceptible de tenir ce discours. Cet élément est absolument nécessaire. Nous avons vu que le discours rapporté (direct et indirect), qui explicite le discours citant et le discours cité, et donc distingue clairement les énonciateurs E_1 et e_1, ne pouvait produire l'ironie. Du côté de la réception, il suffit que l'interlocuteur ne perçoive pas le jeu sur l'énonciation en « prenant au premier degré » le discours pour que la machinerie de l'ironie se détraque. Ce possible malentendu, Sophie Daumier et Guy Bedos en ont fait les frais dans la réception de leur sketch *Vacances à Marrakech*. Reprenons l'occurrence (6) :

(6) Marrakech ça nous a pas plu… non ça nous a déçu… ***des Arabes ! des Arabes ! rien que des Arabes !… même le roi est arabe*** (…) (Sophie Daumier et Guy Bedos, *Vacances à Marrakech*)

Guy Bedos explique que ce sketch a dû être retiré de leur tournée : les deux humoristes faisaient l'objet de critiques virulentes de certains cercles antiracistes tout comme de félicitations encombrantes de spectateurs franchouillards[xiv]. Ledit sketch a été repris à la télévision en 1975 sur TF1, mais introduit par la chanteuse Dany, déguisée en hôtesse de l'air, qui annonçait :

(6') Les passagers du vol Air France N° 320 à destination de Marrakech sont informés / et ceci afin d'éviter désormais tout malentendu / que le texte qui va leur être présenté maintenant est d'inspiration antiraciste

Façon de prévenir par avance les possibles *malentendus* interprétatifs engendrés par la surdité au jeu énonciatif de l'ironie.

Notons que ce jeu énonciatif peut être signalé intonativement (certains parlent d' « intonation ironique ») ; et on sait qu'il a été question d'introduire dans la ponctuation, au XIXè siècle, un point d'ironie, ce que réalise actuellement – entre autres fonctionnements – l'icône clin d'oeil (;-) dans l'écrit électronique : autant de garde-fous, heureusement facultatifs, qui, en pointant le double jeu, affadissent quelque peu, selon nous, le discours ironique, qui n'est jamais aussi savoureux que lorsque son *jeu* n'est pas marqué, et donc totalement livré à l'interprétation de l'interlocuteur, au risque du malentendu (cf. *supra* les réceptions, erronées de (6)), ou de l'indécidabilité, comme dans le cas de (16) :

(16) Echange de courriels entre universitaires. Antoine rappelle à quelques collègues l'importance d'une réunion à venir, pour laquelle il sollicite leur présence. Une première collègue, Martine, excuse son absence : elle a rendez-vous chez son médecin ; une seconde, Michèle, signale qu'elle ne pourra venir parce qu'elle a une séance de kinésithérapie. Antoine envoie alors le courriel suivant :

> Chers collègues, j'ai bien pris connaissance de vos empêchements pour la réunion de filière et vous en remercie. Comme ***j'ai un besoin urgent de voir le dentiste, inopinément apparu, et n'ai trouvé de rendez-vous qu'à cette heure-là,*** il en résulte que nous ne serons représentés que par un seul d'entre nous à cette réunion - et encore n'en suis-je pas tout à fait sûr.

Antoine a-t-il effectivement mal aux dents ? ou s'inscrit-il dialogiquement dans le discours de ses collègues, qu'il catégorise comme prétexte mensonger, pour s'en moquer ? Indécidable, d'autant plus que le second ingrédient du discours ironique – la discordance – est ici tout sauf manifeste : Antoine peut bien avoir effectivement des douleurs dentaires… C'est en tout cas la réception qu'en fait Pierre, l'un des collègues impliqués dans l'échange électronique, qui envoie au seul Antoine le courriel suivant :

> Salut Antoine, mais elles sont toutes cabossées nos chères collègues… lombalgie, cervicalgie... (…) j'ai cru au début de ton emel que tu ironisais, que tu avais une *dent* contre tous ces vrais-faux alibis… mais peut-être pas… tu sembles bien souffrir de la ratiche... no pb: je serai à la réunion mardi, à moins que mon vélo ne tombe malade et que je doive le conduire en consultation chez le mécanicien, ou en rééducation chez mon copain kiné Bernard : après tout, peut-être qu'il masse aussi les pneus…

Pierre hésite entre réception ironique /réception sérieuse du courriel d'Antoine. Il le fait sur un mode clairement ironique à l'égard des discours de Martine et de Michèle, en s'inscrivant dans l'argument des soins médicaux… dont aura peut-être besoin son vélo : la discordance est ici *hénaurme*…

Comme pour les traits précédents, la posture énonciative du « faire comme si », qui entre dans la composition de l'ironie, n'est pas spécifique de ce type de discours. On la retrouve p. ex. dans l'énonciation hypocoristique. Sans entrer dans le détail complexe de l'analyse de ce type d'acte (Bres 2003), notons que dans un énoncé comme :

(17) *il avait envie de faire un gros pipi mon chienchien* (intonation montante) *oui oui on allait le sortir*/ allez viens mon Mickey viens (une vieille dame à son chien)

la locutrice fait (selon un mécanisme certes distinct de celui de l'ironie) comme si elle était l'énonciateur E_1 des énoncés en italique dans le même temps qu'elle laisse entendre, notamment par l'intonation hypocoristique, la *voix* d'un autre énonciateur (e_1), en l'occurrence celle de son interlocuteur, à savoir son chien…

L'énoncé hypocoristique est comme l'énoncé ironique implicitement dialogique, et procède d'un jeu de simulation énonciative. On voit ce qui l'en sépare : l'ironie, nous l'avons vu, est fondée sur une discordance ; l'hypocoristique, sur une concordance : la vieille dame présuppose que l'énoncé « il avait envie de faire un gros pipi mon chienchien » correspond à la réalité des choses de la vie canine… Cette différence produit des effets inverses : d'empathie pour l'hypocorisme, de distance critique pour l'ironie. Rien n'empêche bien sûr de combiner les deux, comme dans l'occurrence suivante :

(18) Echange entre un père et son fils (12 ans) qui vient de se fâcher et qui boude :

> Père – **il faisait un gros caprice mon garçon / il était fâchéfâché**
>
> Fils – Oh ça va ! arrête de me parler comme à un bébé !

Le père raille par l'ironie un discours qui, de par le fonctionnement dialogique de l'énoncé hypocoristique, se voit prêté au fils.

Partant de l'hypothèse que l'ironie était un fait dialogique, nous avons défini sa spécificité par trois éléments : l'implicite de l'interaction dialogique, la discordance contextuelle et/ cotextuelle de l'énoncé, le jeu énonciatif. Nous avons vu que ces trois ingrédients à l'œuvre dans l'ironie sont présents mais séparément dans d'autres discours : la spécificité de l'ironie tient à leur combinaison.

Cette hypothèse permet d'approfondir plusieurs dimensions de l'ironie : sa cible, son marquage, ses formes extrêmement variées, son rapport à des faits discursifs proches comme l'antiphrase[xv], l'humour, la parodie, le pastiche, etc. Dans les limites de cet

article, ne seront rapidement développées que les questions de la cible et des fonctions de l'ironie.

3.4 La cible de l'ironie : hétéro- et auto-ironie

L'ironie – en tant que critique, raillerie – vise une cible, comme l'ont signalé tous les chercheurs en la matière. Dans le cadre de notre hypothèse, la cible correspond, *via* le discours convoqué (e), à son énonciateur, à savoir e_1 qui se voit identifié par inférence : en (2), il correspond à l'actant *mère* ; en (5), à l'actant *patron*. Si la cible de l'ironie est fréquemment l'interlocuteur, ce n'est pas toujours le cas. Brossons rapidement le tableau des cibles possibles en articulation avec le fonctionnement dialogique.

Nous avons dit que le dialogisme de l'énoncé ironique procédait de son interaction avec un énoncé *antérieur*[xvi]. Cette antériorité fait que le dialogisme à l'œuvre dans l'ironie pourra être d'ordre *interlocutif* (interaction avec un énoncé de l'interlocuteur)[xvii] ; *interdiscursif* (interaction avec l'énoncé d'un tiers) ; *autodialogique* (interaction avec l'énoncé du locuteur). La cible pourra donc être l'interlocuteur ou un tiers (hétéro-ironie) ; ou le locuteur lui-même (auto-ironie).

– La cible est l'interlocuteur : cette forme est privilégiée dans le discours dialogal authentique ((2), (5), (7)), ou représenté (12). Citons encore ces deux belles et féroces occurrences :

(20) Conversation. Corinne a pris la décision de se séparer de Jean, ce qui n'agrée pas à ce dernier. Ils sirotent un ultime thé. Elle le regarde, et se met à fredonner la chanson de Brel :

– ne me quitte pas…

Façon pour Corinne d'ironiser – via l'intertexte de la chanson de Jacques Brel – sur le discours du refus de la séparation que tient Jean, en feignant de l'énoncer.

(21) Correspondance. Voltaire écrit à Rousseau qui lui a adressé son *Discours sur l'inégalité*. Ce chef-d'œuvre de persiflage se clôt sur l'invitation suivante :

M. Chappuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise ; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi le lait de nos vaches, et ***brouter nos herbes***.

Façon pour Voltaire de moquer le discours « primitiviste » de son destinataire : sous l'énonciateur E1, un énonciateur e1 qui réfère à l'allocutaire.

– La cible est un tiers : le discours monologal, notamment littéraire, affectionne ce type[xviii]. Citons p. ex. cette occurrence canonique dans laquelle Voltaire raille la philosophie de l'optimisme, et au-delà de Leibnitz, en présentant positivement les armées qui s'affrontent… Dieu, que la guerre est jolie !… :

(22) Rien n'était si beau , si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées.(…) la mousqueterie ôta *du meilleur des mondes* environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi *la raison suffisante* de la mort de quelques milliers d'hommes. (…) Candide, *qui tremblait comme un philosophe*, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie *héroïque*. Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des te Deum, chacun dans son camp, il prit le parti d'*aller raisonner ailleurs des effets et des causes*. (Voltaire, *Candide*)

Flaubert ironise le discours de la bêtise tout au long de *Bouvard et Pécuchet* ; et Cervantes, celui de la chevalerie tout au long de *Don Quichotte*.

Le discours en interaction verbale peut aussi bien sûr être l'occasion de railler un tiers, dans une interaction privée (23), comme dans une interaction publique (24) :

(23) Pierre et Antoine pédalent une petite côte. Au sommet Pierre dit :

- ouh ! j'ai souffert pour la grimper cette bosse ***colossale*** !

À travers le terme *colossal*, particulièrement inadapté référentiellement, le locuteur-énonciateur vise le discours souvent hyperbolique d'un de leurs collègues de travail qui use de cet adjectif plus que de raison.

(24) Avril 2006, le président algérien A. Bouteflika, qui a tenu quatre jours auparavant un discours accusant la France d'avoir commis un « génocide de l'identité algérienne », vient se faire soigner à l'hôpital du Val-de Grâce. J. M. Le Pen, président du Front national, déclare, lors d'une interview sur RMC, le 20 avril :

– je ne comprends pas très bien que ce monsieur vienne se faire soigner chez les ***abominables colonialistes*** que nous sommes /

Le syntagme *abominables colonialistes* est ironiquement dialogique : J. M. Le Pen raille le discours qu'il impute à A. Bouteflika, tout en feignant de le tenir : sous l'énonciateur E_1, un énonciateur e_1 qui réfère à un tiers.

– la cible est le locuteur lui-même, qui se dédouble en deux instances énonciatives (E_1 et e_1) coréférentielles, pour se moquer de son propre discours :

(25) Conversation téléphonique. Pierre appelle souvent Antoine, collègue de travail et compagnon de vélo pour lui proposer une sortie cycliste. Le mardi 7 avril 2009 au matin, il pleut comme vache qui pisse ; Pierre contacte Antoine pour une question liée à leur activité professionnelle. Il commence l'interaction en galéjant… lourdement :

– salut Antoine / ***on va faire du vélo cet aprem?***

– (rire d'Antoine) (…)

La proposition de sortie cycliste est frontalement contredite par la pluie torrentielle. L'énoncé de Pierre : « on va faire du vélo cet aprem » est dialogique : s'y entend, sous le locuteur-énonciateur E_1, un énonciateur e_1, "accro" au vélo, que E_1 raille en lui prêtant cet énoncé parfaitement inadapté à la circonstance. Les deux énonciateurs coréfèrent : Pierre se moque de son propre discours, et au-delà, de lui-même.

L'ironie fait flèche de toute personne, et donc de tout discours : ceux tenus par les personnes de l'interlocution (1ère et $2^{ème}$), comme par les tiers ($3^{ème}$).

3.5 Pragmatique de l'ironie : louer pour blâmer, blâmer pour louer ? Ironie négative / positive

Comme nous l'avons noté *supra* en 2., Quintilien assigne à l'ironie deux fonctions opposées : de dévaloriser (acte indirect) en faisant semblant de louer (acte direct) ; et de louer (acte indirect) en faisant semblant de blâmer (acte direct). Qu'en est-il de ces fonctions au regard de l'analyse que nous proposons de l'ironie ?

Commençons par la première, louer pour blâmer, que l'on peut nommer *ironie négative* ; et rappelons l'ex. (1) proposé par Fontanier :

(1) Je le déclare donc : ***Quinault est un Virgile*** ; / ***Pradon comme un soleil en nos ans a paru***.

qui se voit analysé comme le fait que Boileau, « pour mieux se moquer des écrivains de son temps, feint de les louer » (1830/1977 : 146). Dans l'analyse de la rhétorique, fonctionnement antiphrastique et actes de langage direct et indirect *inverses* ont partie liée. La relation d'antonymie entre *louer* et *blâmer* s'accorde parfaitement avec l'approche rhétorique de l'ironie comme antiphrase. Mais que devient cette inversion dans une approche comme la nôtre qui dénoue les liens entre ironie et antiphrase ? Des 11 occurrences d'ironie proposés, tout au plus l'une d'entre elles – l'ex (22) de *Candide* (Voltaire) qui se présente comme un éloge de la guerre – peut être décrit comme relevant de la critique par la feinte louange. Pour tous les autres, l'inversion louange > blâme n'est pas pertinente. Il y a bien blâme – que nous analysons comme critique indirecte du discours de e_1, et au-delà, de la personne correspondant référentiellement à e_1 lui-même – mais qui ne dérive pas forcément d'un acte direct de louange. Tout comme l'antiphrase est un des fonctionnements de l'ironie, la louange n'est qu'un des actes directs par lesquels elle se réalise.

Qu'en est-il de la seconde fonction que Quintilien attribue à l'ironie, à savoir blâmer pour louer, soit l'*ironie positive* ? Considérons le type d'occurrence suivant que nous n'avons pas encore rencontré :

(26) Conversation téléphonique. Jean, chercheur qui a tendance à douter de ses compétences, confie un sien article à relire et évaluer à un collègue et ami André, qui le contacte quelques jours plus tard de la sorte :

André – ***je viens de lire un texte nul d'un mec nul***

Jean – oui (petit rire de distance prudente)

André – non bon ton travail est super-intéressant / en particulier tu montres bien que (…)

(27) Conversation amoureuse. Une fort belle femme, Maria, chausse parfois ses noires lunettes masochistes pour se penser et se dire quelconque, sans charme, etc… Un jour qu'elle est particulièrement en beauté et qu'elle se regarde au miroir, Julien lui dit :

– tu sais ***tu es très très laide aujourd'hui je sais pas comment tu peux t'intéresser à toi !***

– c'est le plus beau compliment qu'on m'ait jamais fait !

Notons tout d'abord que les trois ingrédients par lesquels nous avons défini l'ironie sont co-présents dans ce type d'exemple :

– les énoncés ironiques du locuteur-énonciateur E_1 sont en dialogue interne avec des énoncés antérieurs produits par (ou prêtés à) l'énonciateur e_1, qui dans le cas présent correspond référentiellement à l'interlocuteur : comme nous l'avons signalé, celui-ci tient parfois des propos négatifs sur ses recherches en (26), sur sa plastique en (27). Propos qui se voient ici implicitement reformulés de façon quelque peu hyperbolique ;

– la discordance avec le co(n)texte, moins patente dans la mesure où il s'agit dans ces deux cas de l'évaluation, forcément subjective, d'une qualité scientifique (26) ou

physique (27), est présente : l'article évalué ne saurait – même aux yeux de son auteur – passer pour *nul* ; la jeune femme – même à ses propres yeux – ne saurait passer pour *très très laide*. Mais peut-être que dans ces exemples – est-ce typique de l'ironie positive ? – la discordance est essentiellement énonciative, à savoir que c'est l'acte de langage réalisé directement – de jugement durement critique – qui est décalé, dans la mesure où il transgresse la règle interlocutive qui veut que, dans une relation amicale ou amoureuse, on ne mette pas en cause aussi brutalement la face de son interlocuteur ;

– cette discordance énonciative prépare le jeu de l'énonciation : sous l'énonciateur E_1 correspondant au locuteur, se fait entendre la voix de l'énonciateur e_1 correspondant à l'interlocuteur.

L'ironie positive réalise bien l'acte indirect de critique que nous avons placé au principe de l'ironie. Il s'agit de se moquer d'un discours, et au-delà de celui à qui il est imputé, en feignant de l'énoncer : le locuteur-énonciateur E_1 raille, en le tenant, le discours de dévaluation qu'il impute à e_1, et en conséquence se moque indirectement de cet énonciateur, correspondant ici à l'interlocuteur.

Mais comment se fait-il que ce type d'énoncé soit reçu *positivement* par l'interlocuteur-cible, comme le signale le décodage qu'en fait Maria en (27) : « c'est le plus beau compliment qu'on m'ait jamais fait ! ». Précisons, afin d'éviter tout malentendu, que le propos de Maria n'a rien d'antiphrastique. N'avons-nous pas là typiquement l'inversion blâme > louange ? Ne s'agit-il pas de complimenter en feignant de critiquer ? N'a-t-on pas ici un fonctionnement antiphrastique ? Regardons-y de plus près :

– L'inversion de l'évaluation négative sur le travail scientifique en (26), sur les qualités physiques en (27) de l'interlocuteur/trice en compliment n'efface pas la critique du discours de e_1. Les deux actes coexistent, et cette coexistence n'est en rien contradictoire parce qu'ils portent sur deux objets différents : les qualités du travail ou du physique de l'allocutaire, le discours qui lui est prêté. Notons d'ailleurs que l'inversion du blâme en louange est de plus de poids que la critique. Cette dominance s'explique aisément : la cible de l'ironie est d'autant plus prête à accepter positivement la critique de son propre discours que ledit discours était une autocritique de sa face (son physique) ou d'un élément de son territoire (son travail de recherche). Un peu comme en algèbre : (-) x (-) = +…

– la relation antiphrastique blâme > louange s'explique par les règles de la politesse conversationnelle : étant donné que l'acte réalisé directement se présente comme une critique ouverte extrêmement offensante de la face ou du territoire de l'interlocuteur dans le cadre d'une relation amicale, ladite critique n'est acceptable que si elle veut dire son inverse : un compliment.

Résumons-nous : la séduisante analyse en chiasme de l'ironie comme un acte de blâme par la louange ou de louange par le blâme proposée par Quintilien et le plus souvent reprise par l'approche rhétorique – même si c'est pour souligner l'asymétrie entre la fréquence du premier type et la rareté du second – nous semble liée à la définition de l'ironie comme antiphrase et ne pas permettre de décrire la plupart des occurrences de

notre corpus. Nous dirons que l'énoncé ironique réalise toujours un acte indirect de critique du discours de la cible ; on ne saurait donc opposer ironie négative et ironie positive : toutes les ironies, de ce point de vue, sont *négatives*. Si on maintient malgré cette distinction, il convient d'ajouter qu'elle est tendancielle et non frontale, et ne saurait structurer le champ de l'ironie dans la mesure où :

– les occurrences d'*ironie négative* – blâme par la louange – sont peu fréquentes. Le plus souvent, l'énoncé ironique ne réalise pas un acte direct de louange ;

– Les occurrences d'*ironie positive* – louange par le blâme – également peu fréquentes, ont un fonctionnement bien plus complexe que ce que l'on peut inférer du syntagme *louange par le blâme* : elles réalisent, outre l'acte direct de critique d'une propriété de la cible, qui s'inverse en acte indirect de compliment, l'acte indirect de critique du discours de la cible, commun à tous les énoncés ironiques.

4 Conclusion

Nous avons fait l'hypothèse que l'ironie est un fait dialogique discursif : il consiste en l'interaction spécifique de deux discours. Après avoir établi le fonctionnement dialogique de l'énoncé ironique, nous avons explicité sa particularité qui nous semble tenir à l'association de trois ingrédients – implicite de l'interaction dialogique, discordance avec le co(n)texte, jeu de l'énonciation – dont aucun ne lui appartient en propre. Laissons-nous aller à la métaphore : l'ironie, comme le cocktail ou le vin d'assemblage, procède d'une association délicate d'autres breuvages. Que l'un d'entre eux fasse défaut, et le cocktail voit ses arômes se volatiliser, s'affadit ou devient de mauvais goût…

Ajoutons pour finir que l'ironie ne concerne pas que le discours verbal, ce que l'on pourrait inférer des occurrences analysées : tout discours (pictural, musical, etc.) peut jouer de l'ironie. Citons un seul exemple : De Chirico, à partir de 1911, peint des toiles pour lesquelles Apollinaire parlera de *peinture métaphysique* : paysages urbains atemporels, personnages ou statues allongeant leur ombre sur de vastes places désertes et entourées de portiques. De Chirico, après s'être éloigné de cette veine surréaliste, y revient à partir des années 40, et multiplie les répliques de ses premiers tableaux métaphysiques. Perte d'inspiration ? Retour mercantile à une peinture qui se vendait bien ? On préfèrera y voir de l'auto-ironie, comme dans ce tableau de 1968, *Le grand jeu*, qui actualise le répertoire des places italiennes des années 1910 : arcades, mur de briques barrant l'horizon, cheminée rouge d'usine, mais s'y ajoute une prolifération kitsch de détails, et les deux personnages minuscules, qui dans les toiles antérieures ne communiquaient pas, ici se serrent la main…

Références bibliographiques

Amossy R., 2003, « Les fonctions argumentatives de l'ironie balzacienne », *in* Bordas E., (éd.), *Les ironies balzaciennes*, Saint-Cyr sur Loire : Pirot, 143-154.

Authier J., 2000, « Aux risques de l'allusion », *in* P. Murat (éd.), *L'allusion en littérature*, Paris : Presses universitaires de la Sorbonne, 209-235.

Bally, C. (1934/1965), *Linguistique générale et linguistique française*, Berne : Francke.

Bakhtine M., 1959/1984, « Le problème du texte », *in Esthétique de la création verbale*, Paris : Gallimard, 311-320.

Barbéris J.-M., 2009, « La dialectique du même et de l'autre dans *La Mère Sauvage* : pluralité des voix et dialogisme du programme narratif », *in* Montes S. & Taverna L. (éd.), *'La Mère Sauvage' de Maupassant : parcours méthodologiques dans l'analyse du texte littéraire*, *Synergies*, n° 5: Tallinn : 129-151.

Berrendonner A., 1981, « De l'ironie », *Eléments de pragmatique linguistique*, Paris : Minuit, 173-239.

Berrendonner A., « Portrait de l'énonciateur en faux naïf », *Semen*, 15, Figures du discours et ambiguïté, 2002, mis en ligne le 29 avril 2007.

Bres J., 2003, « Mais oui, il était un joli temps du passé comme les autres, mon joli petit hypocoristique… », *Langue française* 138, 111-125.

Bres J., 2005, « Savoir de quoi on parle : dialogal, dialogique, polyphonique », *in* Bres J., Haillet P., Mellet S., Nølke H., Rosier L. (éd.), *Dialogisme, polyphonie : approches linguistiques*, Bruxelles : de Boeck. Duculot, 47-62.

Bres J., 2007, « Sous la surface textuelle, la profondeur énonciative. Les formes du dialogisme de l'énoncé », *in* R. Therkelsen, N. Møller Andersen et H. Nølke (éds.), *Sproglog Polyfoni*, Aarhus Universitetsforlag, 37-54.

Bres J. et Verine B., 2002, « Le bruissement des *voix* dans le discours : dialogisme et discours rapporté », *Faits de langue* 19, 159-170.

Bres J. et Nowakowska A., 2006, « Dialogisme : du principe à la matérialité discursive », *in* Perrin L. (éd.), *Le sens et ses voix*, Recherches linguistiques 28, Metz : Université de Metz, 21-48.

Carston R. et Uchida S. (éds.), 1998, *Relevance theory : applications and implications*, Amsterdam : John Benjamins.

Clark H., Gerrig R., 1984, "On the pretense theory of irony", *Journal of Experimental Psychology*: General 113, 121–126.

Ducrot O., 1984, « Esquisse d'une théorie polyphonique de l'énonciation », *in Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 171-233.

Eggs E., 2009, « Rhétorique et argumentatuion : de l'ironie », *Argumentation et Analyse du discours*, 2, aad.revues.org/index219.html, 17 p.

Fontanier P., 1830 / 1977, *Les figures du discours*, Paris : Flammarion.

Fauconnier G., 1984, *Espaces mentaux*, Paris : Minuit.

Gibbs R. et Colston H. (eds.), 2007, *Irony in language and thought*, New York : Erlbaum.

Grice H. P., 1975/1979, « Logique et conversation », *Communications* 30, 57-72.

Hamamoto H., 1998, "Irony from a Cognitive Perspective", *in* Carston et Uchida (eds.), 257-270.

Jackendoff R., 1975, « On Belief Contexts », *Linguistic Inquiry* 6, 53-93.

Jaubert A., 2009, « Strates énonciatives et lecture ironique », *in* Neveu F. (éd.), *Hiérarchisation, énonciation*, Peeters, BIG. A paraître

Kerbrat-Orecchioni C., 1978 « Problèmes de l'ironie », *L'ironie*, P.U. Lyon, *Linguistique et sémiologie 2*, 10-46.

Kerbrat-Orecchioni C., 1980, « L'ironie comme trope », *Poétique* 41, 108-127.

Kerbrat-Orecchioni C., 1986, *L'implicite*, Paris : Armand Colin.

Olbrechts-Tyteca L., 1974, *Le comique du discours*, Bruxelles : éditions de l'université de Bruxelles.

Pêcheux, M. (1975), *Les vérités de la Palice*, Paris : Maspéro.

Perrin L., 1996, *L'ironie mise en tropes : du sens des énoncés hyperboliques et ironiques*, Paris : Kimé.

Quintilien M. , 95/ 1978, *De institutione oratoria*, Paris : Belles Lettres.

Recanati F., 2000, *Oratio Obliqua, Oratio Recta:The Semantics of Metarepresentations*, MIT Press, Cambridge, MA.

Recanati F., 2004, *Literal Meaning*, Cambridge University Press, Cambridge.

Schoentjes P., 2001, *Poétique de l'ironie*, Paris : Seuil.

Seto K., 1998, "On non-echoic irony", *in* Carston R., Uchida S. (Eds.), *Relevance Theory: Applications and Implications*, John Benjamins, Amsterdam, 39–255.

Sperber D., 1984, "Verbal irony: pretense or echoic mention*?"*, *Journal of Experimental Psychology*: General 113, 130–136.

Sperber D. et Wilson D., 1978, « Les ironies comme mention », *Poétique* 36, 399-412.

Sperber D. et Wilson D., 1998, "Irony and Relevance: a reply to Seto, Hemmamoto and Yamanashi", *in* Carston R., Uchida S. (Eds.), *Relevance Theory: Applications and Implications*, John Benjamins, Amsterdam, 283-293.

Wilson D., 2006, "The pragmatics of Verbal Irony: Echo or Pretence?", *Lingua* 116, 1722-1743.

Wilson D., Sperber D., 1992, "On verbal irony", *Lingua* 87, 53–76.

[i] Nous entendrons par là l'ironie de l'énoncé quotidien, qui concerne la dimension verbale mais également les dimensions paraverbale et non verbale du phénomène.

[ii] Dans des travaux ultérieurs (1967/ 1989), Grice développera une analyse sensiblement différente de l'ironie : comme *pretence*.

[iii] Ducrot (1984 : 211) dit avoir emprunté cette blague à une thèse estudiantine… qui l'avait sûrement empruntée à Olbrechts-Tyteca (1974 : 180).

[iv] Avec une complexification énonciative (personnages /auteur) tenant au genre du discours *sketch*, que nous ne prendrons pas en compte ici.

[v] Voir également, pour une critique de l'approche rhétorique, Sperber et Wilson 1978, Basire 1985.

[vi] L'instance du *locuteur* actualise phonétiquement (ou scripturalement) l'énoncé dans sa dimension locutoire de *dire* ; l'instance de l'*énonciateur* l'actualise aux différents niveaux déictique, syntaxique, lexico-sémantique et modal.

[vii] Notre analyse rejoint (en partie) celle de Sperber et Wilson (1978, 1998) de l'ironie comme *mention échoïque*. Entre autres différences : cette notion ne nous paraît pas définitoire de l'ironie dans sa spécificité, dans la mesure où de nombreux faits dialogiques la réalisent (p. ex. l'énoncé hypocoristique, *infra* (18)), sans pour autant relever de l'ironie.

[viii] C'est-à-dire dans lesquels le dialogisme n'est signalé par aucun marqueur.

[ix] Pour ce trait, l'ironie serait plutôt à rapprocher du discours (in)direct libre. Sur ce point, cf. Jaubert 2010.

[x] Exemple analysé par Ducrot (1984 : 204).

[xi] Songeons à l'énoncé que les *Guignols de l'info* mettaient dans la bouche du coureur cycliste Richard Virenque, convaincu de dopage : « j'ai été dopé à mon insu de mon plein gré ».

[xii] Mensonge et ironie ne s'excluent pas pour autant : cf. l'analyse de *La mère Sauvage* (Maupassant) par J.-M. Barbéris (2009 : 143 sqq.).

[xiii] C'est cet espacement énonciatif que la théorie du *pretense* (*supra* 1.) pose comme définitoire de l'ironie.

[xiv] « Lorsqu'une première fois, une bonne dame vient vous féliciter chaudement : « Qu'est-ce que vous leur avez mis aux ratons ! » vous restez pétrifié, mais la vingtième fois, vous avez compris : attention à l'humour au second degré ! », (interview au *Nouvel Observateur*, 17/12/73, citée par Kerbrat-Orecchioni 1978 : 35).

[xv] Notamment le fait qu'il semble exister une ironie antiphrastique qui ne passe pas forcément par l'interaction avec un discours antérieur, et qui donc ne relèverait pas du dialogisme, comme dans (1, 3, 4 cités *supra*), ou comme dans (19) :

(19) Billet de Robert Solé en dernière page du *Monde* (16. 12. 2009) :

Le N° 2 d'Al-Quaida s'en est pris vivement lundi aux dirigeants du Proche-Orient (…). Selon lui, les présidents égyptien et palestinien, ainsi que les rois d'Arabie Saoudite et de Jordanie, sont des « sionistes arabes ».

Voilà une notion intelligente, susceptible de faire avancer les choses. (…)

L'évaluation positive antiphrastique semble ne pas « dialoguer » avec un énoncé antérieur d'un autre énonciateur. Ce cas fait l'objet d'une recherche complémentaire.

[xvi] Cf. cette remarque de P. Schoentjes : « à la différence des auteurs d'anti-utopies, les créateurs d'utopies sont rarement de grands ironistes » (2001 : 99).

[xvii] Question : du fait de cette dimension d'antériorité, le dialogisme interdiscursif anticipatif (cas où le locuteur interagit avec le discours qu'il prête à son interlocuteur en réponse à son propre discours) peut-il être concerné ? Nous y répondrons (positivement) dans un article ultérieur.

[xviii] Cf. Amossy (2003), pour le texte balzacien.